Fermina Márquez (1910) de Valery Larbaud ou le récit d'une adolescence plurilingue

Clara MONTIBELLER

Université de Lille

Résumé : La nouvelle *Fermina Márquez* (1910) de Valery Larbaud est centrée sur l'aura dont l'héroïne éponyme jouit auprès des adolescents qu'elle rencontre dans un établissement scolaire parisien. Jouant avec ces voix et ces amours adolescentes, le récit met en scène un hétérolinguisme franco-espagnol, nous offrant une représentation attachante du bilinguisme en milieu scolaire. Bien que la juxtaposition des langues soit inséparable d'un choc des cultures, sous la plume de Larbaud, la polyglossie et le pluriculturalisme sont portés par un discours résolument xénophile puisque l'éloge de la langue espagnole encourage la diglossie. Au-delà de cette simple thématisation, Larbaud a dramatisé la pluriglossie puisque le bilinguisme franco-espagnol est concurrencé par les langues antiques.

Mots-clés : Valery Larbaud, adolescence, bilinguisme, xénophilie, choc des cultures

Abstract: *Fermina Márquez* (1910), a short story by Valery Larbaud, focuses on the aura its main character enjoys among the teenagers she encounters at a Parisian school. Playing with these adolescent voices and love stories, the narrative features Franco-Spanish heterolingualism, providing the reader with an engaging depiction of bilingualism within a school environment. Although the juxtaposition of languages is linked to the issue of a clash of cultures, polyglossia and multiculturalism are supported by a determinedly xenophile discourse under Larbaud's pen, since the praise of the Spanish language promotes diglossia. Far from using it as a simple theme, Larbaud dramatises multilingualism, since Franco-Spanish bilingualism faces competition from ancient languages.

Keywords: Valery Larbaud, adolescence, bilingualism, xenophilia, clash of cultures

Créée par Valery Larbaud en 1910, *Fermina Márquez* donne son titre au premier texte que l'auteur a publié dans *La Nouvelle Revue Française*. Racontée par l'un des anciens condisciples de Fermina, cette nouvelle dépeint le déracinement d'une fratrie colombienne à Paris, notamment sa scolarité au sein d'un collège proche de la capitale. Cette institution a beau être « plus cosmopolite qu'une exposition universelle[1] », l'arrivée de ces nouveaux élèves – Fermina, ses sœur et frère, Pilar et Francisco – est un

[1] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez* [1ère éd. : 1910], Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1958, p. 310.

événement. Mais l'attention se focalise surtout sur l'aînée, Fermina, surgie « comme une apparition », pour reprendre la fameuse formule de Flaubert[2]. Aussi ses jeunes condisciples cherchent-ils bientôt à la conquérir, au point de malmener son frère cadet pour obtenir de lui des informations. Le récit est ainsi centré sur l'aura dont l'héroïne éponyme jouit auprès de ses camarades, tous épris d'elle, les Français comme les latinoaméricains. Dans ce lycée international avant la lettre, chaque élève est *a minima* bilingue, de nombreuses familles étrangères souhaitant que leur enfant sache parler français. Or, malgré la présence de nombreux élèves hispanophones, c'est un Français, Joanny Léniot, qui parvient à s'approcher le plus de la sublime Fermina, grâce notamment à sa capacité à s'exprimer avec autant d'aisance en castillan qu'en français, ce qui installe le plurilinguisme au cœur de l'intrigue.

Au-delà de cette évidente fonction narrative, nous nous demanderons pourquoi Larbaud, en déroulant une année entière de la vie au collège Saint-Augustin, a choisi d'insérer dans son récit des personnages plurilingues et avec quels effets son écriture alterne langue française et langues étrangères. Nous verrons tout d'abord que l'auteur, jouant avec ces voix et ces amours adolescentes, met en scène un hétérolinguisme franco-espagnol qu'il décrit avec finesse, nous offrant une représentation attachante du bilinguisme en milieu scolaire. Nous observerons surtout, ensuite, que la polyglossie et le pluriculturalisme, sous la plume de Larbaud, sont portés par un narrateur résolument xénophile, dont le propos résonne avec d'autant plus de force que le contexte est celui d'une France coloniale et barrésienne, divisée par l'affaire Dreyfus. Enfin, nous remarquerons qu'au-delà de cette simple thématisation, Larbaud a dramatisé la pluriglossie, au sens où elle régit la structure du récit et sa signification d'ensemble. En effet, dans le cadre scolaire de ce récit d'enfance, le bilinguisme franco-espagnol est concurrencé par le poids écrasant des langues anciennes.

Ne dérogeant à aucune règle de l'adolescence, les personnages larbaldiens sont en quête d'identité : narcissiques, ils cherchent une place, quelle qu'elle soit : Joanny Léniot est le premier de la classe, Demoisel en est le cancre ; ces adolescents se targuent de leurs effronteries : Santos Iturria clame haut et fort ses fugues clandestines nocturnes ; tous visent l'approbation des camarades qu'ils estiment, surtout celle de Fermina. Tous ces comportements étant topiques du récit d'adolescence, l'originalité du texte de Larbaud est que l'identité de ces jeunes gens qui côtoient constamment, dans leur pensionnat, l'altérité – c'est-à-dire des cultures et des langues étrangères – semble ondoyer davantage que celle d'un personnage qui évoluerait dans un univers monolingue, tels Louis Lambert[3], Vladimir Pétrovitch[4] ou Alain Gajac[5].

Avant de développer la première partie, précisons que nous employons le terme d'hétérolinguisme au sens où l'entend Rainier Grutman, c'est-à-dire comme « la présence *dans un texte* d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que

[2]Flaubert, Gustave, *L'Éducation sentimentale* [1ère éd. : 1869], Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1991, p. 22.

[3]Balzac, Honoré de, *Louis Lambert* [1ère éd. : 1832], Gallimard, coll. « Folio classique », Paris, 1980.

[4]Tourgueniev, Ivan, *Premier Amour* [1ère éd. : 1860], Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », Paris, 2018.

[5]Mauriac, François, *Un adolescent d'autrefois* [1ère éd. : 1969], Flammarion, coll. « GF », Paris, 1982.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

de variétés [...] de la langue principale[6] », puisque Larbaud insère des fragments en espagnol et en portugais, voire des formes dialectales, non traduits. Nous adoptons également le terme d'hétérolinguisme tel que Myriam Suchet le définit, à savoir la « mise en scène d'une langue comme plus ou moins étrangère le long d'un *continuum* d'altérité construit dans et par un discours (ou un texte) donné[7] », l'écriture larbaldienne favorisant les altérations phonétiques, les hispanismes, les créolisations et les néologismes, avec des contrastes humoristiques jouant sur les codifications sociales.

Nous allons donc commencer par analyser la mise en scène larbaldienne de l'hétérolinguisme franco-espagnol et l'attachante représentation qu'il nous livre du bilinguisme en milieu scolaire. Il faut tout d'abord relever la hiérarchie culturelle établie par les adolescents de Saint-Augustin, justifiant la mise en valeur textuelle du bilinguisme franco-espagnol. Nous disions précédemment que ce collège où se déroule l'intégralité du récit de Larbaud était un établissement « plus cosmopolite qu'une exposition universelle » et, de fait, dès le seuil de la nouvelle, nous pouvons lire une énumération des nationalités qui y sont présentes et qui ne sont pas tenues pour égales :

> Nous n'étions pas élevés à la française, et, du reste, nous Français, nous n'étions qu'une bien faible minorité dans le collège ; à tel point que la langue en usage entre élèves était l'espagnol. Le ton dominant de l'institution était la dérision de toute sensiblerie et l'exaltation des plus rudes vertus. Bref, c'était un lieu où l'on entendait cent fois par jour, prononcés avec un accent héroïque, ces mots : « Nous autres Américains. »
>
> Ceux qui disaient cela (Santos et les autres) formaient une élite dont tous les élèves *exotiques* (Orientaux, Persans, Siamois) étaient exclus, une élite dans laquelle, pourtant, nous Français étions admis, d'abord parce que nous étions chez nous, dans notre propre pays, et ensuite parce que, comme nation, historiquement nous valions presque la race au sang bleu, la gent de raison[8].

Les élèves jugés trop « étrangers » une fois évincés, s'affichent d'emblée les nationalités et les langues considérées comme fondamentales : l'espagnol et, seulement après, le français. Comme dans toute micro-société, ce collège a ses principes et ses codes intrinsèques, justifiés de façon très sérieuse par le droit du sol et par l'Histoire. À travers l'expression, par le narrateur, d'une outrageuse fierté collective, nous entendons le ton péremptoire de l'adolescence, où l'auteur introduit toutefois, avec l'adverbe « presque », une note ironique. Dans cette même veine s'ensuit un discours qui met en évidence le sentiment de supériorité de la communauté hispanique :

> Ces fils des armateurs de Montevideo, des marchands de guano du Callao, ou des fabricants de chapeaux de l'Équateur, se sentaient, dans toute leur

[6] Grutman, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », Québec, 1997, p. 37.

[7] Suchet, Myriam, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », Paris, 2014, p. 19.

[8] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 309-310.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> personne et à tous les instants de leur vie, les descendants des Conquistadores. Le respect qu'ils avaient pour le sang espagnol […] était si grand, que tout orgueil nobiliaire, que tout fanatisme de caste semble mesquin, comparé à ce sentiment-là, à la certitude d'avoir pour ancêtres des paysans de la Castille ou des Asturies. C'était une belle et bonne chose, après tout, que de vivre parmi des gens qui avaient ce respect d'eux-mêmes […][9].

Là encore, ce n'est sans doute pas sans une touche d'ironie que l'auteur attribue un orgueil aristocratique à des rejetons de la bourgeoisie, le pittoresque des métiers cités – « armateurs », « marchands de guano » ou « fabricants de chapeaux » – se teintant d'humour. Mais, et c'est toute la finesse du texte, le narrateur ne partage nullement cette ironie. Loin de s'amuser ou de se formaliser de leur arrogance, il admire ces adolescents qui croient à leur supériorité raciale et c'est ce qui compte. Mieux, la vanité espagnole devient un modèle : elle permet aux adolescents français de s'enorgueillir à la fois de leurs fréquentations et de l'éducation qu'ils partagent avec cette élite ultra-marine. Loin d'être simplement élogieux envers ses condisciples sud-américains, le discours du narrateur, fondu dans la dimension collective d'un *nous*, se fait bientôt emphatique, maniant les registres de l'épique et du sacré, les hyperboles et les superlatifs :

> C'est parmi les souvenirs d'une des plus glorieuses nations de la terre que nous […] avons grandi ; le monde castillan fut notre seconde patrie, et nous avons, des années, considéré le Nouveau Monde et l'Espagne comme d'autres Terres Saintes où Dieu, par l'entremise d'une race de héros, avait déployé ses prodiges. – Oui, l'esprit qui dominait chez nous était un esprit d'entreprise et d'héroïsme ; nous nous efforcions de ressembler aux plus âgés d'entre nous, que nous admirions […] ; naïvement nous imitions leurs manières et jusqu'au son de leur voix, et nous avions, à les imiter ainsi, un plaisir extrême[10].

Ainsi, ces héros castillans, élus de Dieu, incarnent la perfection aux yeux de leurs condisciples français : leur comportement est singé, leur « voix » étudiée, leur langue prisée et maîtrisée, mimétisme que l'adverbe « naïvement » tient légèrement à distance (celle de la maturité du scripteur) sans le réprouver. La dynamique psycho-sociale qui veut que les adolescents, en règle générale, se construisent une identité à travers des modèles a ceci de particulier, dans *Fermina Márquez*, qu'elle repose sur la fascination exercée par une culture étrangère, ce qui sans conteste fait écho à la fascination éprouvée pour la culture américaine depuis les années 1960. Tel est donc l'environnement bilingue qui sert de cadre à la nouvelle de Larbaud. Ce cadre ainsi posé, intéressons-nous au personnage central (avec l'héroïne éponyme) : Joanny Léniot, l'archétype du parfait élève :

> […] il s'entêta, résolu à garder toujours le premier rang. […] Désormais tout lui devint indifférent, hormis cette place de premier, son idée fixe.

[9] *Ibid.*, p. 310.
[10] *Idem.*

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> […] La matière même des études lui importait peu […], ce n'étaient là que des occasions de satisfaire sa manie de gloire scolaire. […] Tout l'effort de Joanny Léniot était tendu vers ce qu'il appelait, au plus secret de lui-même : le succès[11].

Adolescent solitaire, intelligent, arrogant, aimant mettre ses capacités à rude épreuve, Joanny Léniot se met au défi, du jour au lendemain, de fréquenter Fermina, pour deux raisons : rendre jaloux ses camarades ; être aimé sans réciprocité, allant à cet égard jusqu'à se comparer, en son for intérieur, aux grands hommes de l'Histoire : « […] lui-même, comme César, était destiné à être admiré des hommes et à être aimé des femmes. Il était indigne de lui d'admirer et d'aimer en retour[12] ». Protagoniste manipulateur, Joanny Léniot est capable de développer une stratégie. Voici notamment comment il réussit à se rapprocher de Fermina : « Seul, un élève de seconde, Léniot, était spécialement autorisé à accompagner ces dames [Fermina et Pilar]. Mama Doloré avait demandé cette faveur, parce que Léniot protégeait le petit Márquez, et le guidait à travers les difficultés d'un début dans la vie de collège[13] ». Son but atteint, il devient l'instructeur de Fermina :

> « Vous parlerez français, n'est-ce pas ? Il faut absolument que la *chica* apprenne à parler sans fautes. »
>
> Joanny acquiesça volontiers à ce désir. Parlant sa propre langue, il avait deux avantages sur son interlocutrice : il pouvait nuancer à l'infini ses propos ; et il pouvait la reprendre si elle faisait des fautes. Et elle, réduite à un vocabulaire plus restreint, exprimerait plus ingénument ses pensées[14].

Le jeune homme obtient donc l'ascendant linguistique et s'en délecte, le langage lui permettant d'exprimer au mieux ses idées, qu'il tient pour importantes et rationnelles. Pour impressionner et séduire Fermina, il étale tout d'abord sa pédagogie, en se faisant le passeur de la langue française :

> – Oui, oui, c'est cela ; et quel service fait-il, sur cette mer ? Il fait le service d'une grande vacance à l'autre grande vacance ?
>
> – On dit : « *les* grandes vacances », Mademoiselle ; excusez-moi de vous reprendre, mais j'obéis à Mama Doloré […][15].

Ensuite, son génie, reconnu par Fermina : « Monsieur Léniot, pourquoi ne faites-vous pas un meilleur usage des dons que Dieu vous a faits ?[16] » ; finalement sa culture, en insistant sur ses connaissances littéraires et linguistiques :

[11] *Ibid.*, p. 323-324.
[12] *Ibid.*, p. 327.
[13] *Ibid.*, p. 322.
[14] *Ibid.*, p. 340.
[15] *Ibid.*, p. 343.
[16] *Ibid.*, p. 356.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> [...] il lui rendit la *Vie de sainte Rose de Lima*. [...] Il se contenta de lui dire, en prenant, malgré lui, un air important :
>
> « C'est une vieille traduction espagnole des Actes des Saints. Cela sent son castillan de la fin du Siècle d'or.
>
> – Vous connaissez aussi la littérature espagnole ? Vous êtes un vrai savant, monsieur Léniot.
>
> – Oh ! Mademoiselle… »[17]

Malgré ses manipulations et son sang-froid de Romain (où se décèle bien entendu une intention comique et même héroï-comique, de la part de l'auteur), Joanny Léniot tombe finalement amoureux de Fermina. Il décide alors de lui révéler ses sentiments mais elle « rest[e] calme » et ne réagit pas : « C'était un échec bien complet[18] », pense Joanny (scène piteuse qui confirme l'intention comique). À cette désillusion amoureuse s'ajoutera un irréductible choc des cultures. Indépendamment de cet amour impossible, et malgré des débuts prometteurs, Fermina et Joanny ne cesseront de se décevoir – l'ennui, la colère et l'incompréhension se succédant :

> [...] elle avait dit ceci qui l'étonna :
>
> « Vous autres Français, vous êtes tellement incompréhensibles : vous passez de la gaieté à la tristesse si facilement. On ne peut jamais deviner les motifs de vos actions. À mon avis vous êtes les plus étrangers de tous les étrangers »[19].

Les adverbes d'intensité « tellement », « facilement », « jamais », et l'épanalepse superlative « les plus étrangers de tous les étrangers » insistent sur l'irréductibilité de leurs incompatibilités. Comme le montre, par la suite, l'émergence du champ lexical de la disparité, un fossé se creusera. Nous avons, dès lors dans *Fermina Márquez*, l'illustration du phénomène d'acculturation qu'entraîne, selon Marie Dollé dans *L'Imaginaire des langues*, qui s'appuie elle-même sur Nancy Huston, toute acquisition d'une langue nouvelle :

> [L]'apprentissage d'une langue étrangère ne se résume pas à l'acquisition d'un autre lexique et d'une autre grammaire, mais permet d'avoir accès à un autre mode de pensée, et de pressentir un autre rapport au monde. Changer de pays oblige certainement à franchir une étape supplémentaire ; comme le signale Nancy Huston, « celui qui connaît deux langues connaît deux cultures » ; il a vécu « le passage difficile de l'une à l'autre et la douloureuse relativisation de l'une par l'autre[20] »[21].

[17] *Ibid.*, p. 359-360.
[18] *Ibid.*, p. 360.
[19] *Ibid.*, p. 341-342.
[20] Huston, Nancy, *Nord perdu*, Actes Sud, coll. « Babel », 1999, Paris, p. 37.
[21] Dollé, Marie, *L'Imaginaire des langues*, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2001, Paris, p. 37-38.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Ainsi, cet « autre mode de pensée » restera inaccessible au jeune Français, y compris du point de vue religieux :

> Il l'emmena visiter les classes, les études et les dortoirs. […]
>
> « Voici mon lit. » […] Joanny ajouta :
>
> « Nos lits sont bien étroits et bien durs. »
>
> Du doigt, elle désigna le crucifix :
>
> « Songez que la croix était un lit bien plus étroit et bien plus dur, pour y mourir ! »
>
> Joanny la regarda, stupéfait. […] Comme leurs pensées étaient différentes ![22]

Plus loin, il lui murmurera : « Vous m'étonnez […][23] ». Les deux personnages, porte-paroles de leurs nations respectives, ne parviendront jamais à trouver un terrain d'entente, les questions rhétoriques se bousculant dans l'âme du héros, le procédé suggérant une incompréhension croissante : « Joanny regardait cette chrétienne, étonné ; un peu gêné aussi : n'y avait-il pas quelque chose d'irrévérencieux dans ce bavardage sacré, dans ces paroles dites ainsi, en plein air, dans un lieu et dans des circonstances tout à fait profanes ? […][24] ». *A posteriori*, Fermina lui demandera, à la suite de ses nombreuses réflexions orgueilleuses : « "Est-ce que les études que vous faites ne vous éloignent pas de l'humilité ?"[25] ». Ainsi, une rupture, intellectuelle, culturelle et religieuse, advient au milieu de la nouvelle entre Fermina et Joanny.

Toutefois, ajoutons que ce choc des cultures s'observe également entre les autres personnages, Larbaud nous donnant à entendre, au discours direct, des mimétismes linguistiques, colorés de moqueries adolescentes, en ce qui concerne « les étrangers » : « "Et elle est chaussée, habillée et coiffée à la dernière mode", conclut Demoisel, un grand nègre de dix-huit ans, une brute, qui avait coutume d'affirmer sans vouloir s'expliquer mieux, que sa propre mère était "Pahisienne de Pahis" et la reine du bon ton à Port-au-Prince[26] ». Ici, le sarcasme est double : dans l'anthroponyme larbaldien « Demoisel », en contradiction avec la virilité du personnage ; et dans son français, impur et ridicule à cause de son accent : « Pahisienne de Pahis », l'amuïssement des [r] étant l'un des traits du parler « petit nègre » tel qu'on se le représente à l'époque. Le trait, topique et qui se veut drôle, révèle, parmi d'autres, les potentialités comiques du choc des cultures. Cette cocasserie produite par les incompréhensions linguistiques se concentre notamment sur le personnage du surveillant, déstabilisé par son piètre statut de monolingue :

> – Voyons, monsieur Montemayor !
>
> – Yo ? ié souis bien sage, moi, Mossieur.

[22] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 346-347.
[23] *Ibid.*, p. 349.
[24] *Idem.*
[25] *Ibid.*, p. 342.
[26] *Ibid.*, p. 311.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

– Alors, vous, oui, vous là. Votre nom, s'il vous plaît ?

– Juan Bernardo de Claraval Marti de la Cruz y del Milagro de la Concha[27].

Parlant mal l'espagnol, le surveillant se fait chahuter et la langue devient l'arme d'insolence des adolescents, comme dans cette scène où le nom à rallonge sonne comme un défi. Sur le retentissement psychologique de l'hétéroglossie, nous citerons, une fois de plus, Marie Dollé, lorsqu'elle écrit :

> Changer d'idiome met à la question l'identité de l'individu : […] on ne peut évidemment pas démontrer que passer d'un idiome à l'autre modifie ou non la personnalité ; en revanche, il est possible d'explorer comment le bilinguisme se trouve perçu dans l'imaginaire des uns et des autres[28].

Les élèves, exemplaires devant le préfet des études (lequel est bilingue), changent, sinon d'identité, au moins de comportement face à un interlocuteur qui méconnaît l'espagnol. Dans leur imaginaire, et peut-être celui de l'auteur, le bilinguisme modifie leur attitude et leurs réactions.

Au-delà de son importance thématique, que nous venons de détailler, il convient dorénavant de s'intéresser à la poétique de cet hétérolinguisme portée par Larbaud, auteur résolument xénophile. L'habileté de l'écrivain, en l'occurrence, est d'adopter le point de vue de ses personnages pour décrire Fermina. Dans le regard de ces collégiens, la jeune Colombienne vers laquelle tous les regards sont tournés incarne à elle seule les mystères de la belle étrangère. L'idéalisation sentimentale confère à la jeune hispanique une dimension poétique, cristallisant autour d'elle la beauté espagnole, les prestiges de la Grande Espagne et toute l'aura du Nouveau Monde. Tous s'accordent sur son indicible et indescriptible beauté :

> […] nous ne trouvions pas de mots pour exprimer sa beauté […]. Sa taille de seize ans avait, à la fois, tant de souplesse et de fermeté ; et ses hanches, au bas de cette taille, n'étaient-elles pas comparables à une guirlande triomphale ? Et cette démarche assurée, cadencée, montrait que cette créature éblouissante avait conscience d'orner le monde où elle marchait… Vraiment, elle faisait penser à tous les bonheurs de la vie[29].

L'un des élèves, Camille Moûtier, maniant avec brio l'épiphore, indice d'une cristallisation stendhalienne[30], loue jusqu'à la beauté de son anthroponyme :

> Il ramenait à elle tous ses propos […]. [P]arler de son frère, c'était […] parler d'elle ; parler de Paris, […] c'était encore parler d'elle ; parler de la Colombie, parler de l'Amérique, parler de l'histoire d'Espagne, parler

[27] *Ibid.*, p. 332.
[28] Dollé, Marie, *L'Imaginaire des langues, op. cit.*, p. 31.
[29] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 311.
[30] Voir : Stendhal, *De l'amour* [1ère éd. : 1822], Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1980.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> de la bataille de Rocroi, c'était encore parler d'elle ! […] Et, dans ce prénom étranger : Fermina, il voyait quelque chose d'admirable ; ce prénom résumait pour lui toute la beauté du monde[31].

Tous désirent avoir une héroïque place dans son cœur :

> Nous étions maintenant l'escorte habituelle de la jeune fille. Une dizaine, à peu près. Tous […] formaient, autour d'elle, une sorte de cour d'amour ; c'étaient ses chevaliers. […] De ces belles promenades dans le parc, nous ne rapportions plus l'odeur du tabac fumé en cachette, mais le parfum des petites Américaines. Était-ce le géranium ou le réséda ? C'était un parfum indéfinissable, un parfum qui faisait penser à des robes bleues et mauves, et blanches, et roses, à de grands chapeaux de paille souple ; et à des rouleaux et à des coquilles de cheveux noirs, et à des yeux noirs, tellement grands que le ciel doit s'y refléter tout entier[32].

Fermina permet aux adolescents – et à Larbaud – de déployer leur lyrisme poétique : métaphores laudatives filées, synesthésies, parataxes, présentatifs emphatiques, adjectifs mélioratifs, adverbes intensifs, etc., tous ces procédés stylistiques semblent encore trop faibles pour décrire la jeune fille.

Alors que le français est une langue prisée par les élites étrangères, à commencer par la famille Márquez, au sein de la fiction de Larbaud, cette axiologie d'époque se renverse : l'éloge de Fermina engendre l'éloge de la langue espagnole, ce qui encourage finalement sa diglossie. Dans *Fermina Márquez*, la valeur accordée à la langue espagnole n'est pas simplement affirmée comme telle : cette diglossie s'opère dans les prises de parole des personnages. Leurs énoncés, très souvent au discours indirect libre, sont en effet retranscrits en espagnol quand ils sont au discours direct.

Ainsi, nous pouvons classer en deux catégories l'usage du vocabulaire espagnol importé directement dans le texte : d'une part, il y a les mots à connotation positive, comme des surnoms à fonction hypocoristique : « *Queridín*[33] » , « *Paquito*[34] » à deux reprises[35], « Ferminita[36] » ; des paroles affectives : « *Y el pañuelo también*[37] » ; des compliments : « *por su hermosura y por su recato*[38] » ; et le surnom désignant Fermina dont nous avons huit occurrences au cours du récit : « *chica* ». D'autre part, nous pouvons relever les hispanismes à connotation négative : des insultes « *Cachupín*[39] »,

[31] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 363.
[32] *Ibid.*, p. 321.
[33] « Mon cher », *in ibid.*, p. 314.
[34] Diminutif de Francisco, « petit Francisco », *in ibid.*, p. 338.
[35] Diminutif de Fermina, « petite Fermina », *in ibid.*, p. 365.
[36] *Ibid.*, p. 312.
[37] « Et le mouchoir aussi », *in ibid.*, p. 337-338 : « "*Y el pañuelo también*", dit Léniot en lui tendant son mouchoir qu'il venait de ramasser. Le petit Márquez pour la première fois regarda Léniot. […] Il s'abandonna, mit sa tête contre la poitrine de cet ami, et pleura toutes ses douleurs ».
[38] « Pour sa beauté et pour sa modestie », *in ibid.*, p. 346.
[39] Appellation familière et péjorative ayant diverses significations. Ici, elle désigne un Espagnol s'établissant en Amérique. Santos Iturria, le viril Colombien, réfute l'idée d'être « un vulgaire et grossier parvenu américain » et accepte l'aide d'Ortega, « le seul Espagnol originaire de la métropole », afin d'obtenir des informations sur Fermina, *in ibid.*, p. 311.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

« il me dit un juron en espagnol[40] » ; des injonctions relâchées : « *Calla, hombre, calla* ![41] » ; une question rhétorique : « *y cómo no* ?[42] », et les remarques déplacées des adolescents envers le surveillant précédemment citées. Le vocabulaire étranger choisi par Larbaud se trouve alors empli de nuances affectives, phénomène linguistique qu'un récit monolingue n'aurait pu retranscrire. Marie Dollé nous l'explique :

> C'est surtout la théorie de Humboldt (qui semble intéresser aujourd'hui surtout la philosophie du langage) qui sert de référence aux études consacrées à la question [du bilinguisme]. Pour le linguiste allemand, langue et pensée interagissent : les mots ne sont pas simplement des « signes » et ils ne renvoient jamais rigoureusement aux mêmes concepts d'une langue à l'autre. De plus, ils sont chargés de connotations et d'affectivité, ce qui renforce leur signification particulière[43].

En outre, l'espagnol larbaldien exprime des émotions et réactions plus intenses que le français. Ces hispanismes permettent finalement à l'auteur d'insérer une allusion littéraire, Joanny Léniot citant Cervantes : « Vous me faites songer à l'*Espagnole anglaise* de Cervantes ; vous savez, il dit qu'elle était remarquable […][44] » ; cette référence confirme qu'ici l'espagnol est, plus qu'une langue, une culture.

Cette affection pour la langue et la littérature espagnoles témoigne de l'amour que portait Larbaud aux langues étrangères et aux voyages, *Fermina Márquez* relatant une partie de la vie de l'auteur. En effet, cette nouvelle est d'inspiration autobiographique, à plusieurs niveaux. Après son premier périple espagnol en 1898, Larbaud décide qu'il lui faudra revenir « voir tout cela[45] ». L'occasion s'y prêtant, au cours de l'année 1904, il décide de s'installer quelques mois à Valence : « Je plongeai au plus profond de la vie espagnole […]. Je louai un appartement espagnol dans une maison espagnole, je pris une servante espagnole, je me nourris de cuisine espagnole[46] ». Ainsi, Larbaud visite Valence, Madrid, Barcelone, et l'Espagne, en général, lui plaît. En ce qui concerne sa culture littéraire, Béatrice Mously écrit : « Valery a pris le temps de se plonger aussi dans la littérature espagnole, et d'en lire quelques classiques[47] ». Cette affection pour l'Espagne se lit aisément dans *Fermina Márquez*. D'ailleurs, Fermina a existé, Larbaud s'étant inspiré à la fois d'une amie de sa mère, qu'il avait rencontrée à Madrid durant l'hiver 1905, et de la nièce de celle-ci. Fermina Bosque de Flores, donc, la vraie, avait attisé la curiosité du jeune Larbaud et lui avait procuré « un sentiment d'affection, d'admiration et de respect tout à fait différent de ce que l'on nomme d'ordinaire l'amour, et qui était cependant si vif qu'il [l']a occupé pendant plusieurs années. La nièce de Madame Florès, Encarnación, inspira plusieurs traits de l'héroïne[48] ».

[40] *Ibid.*, p. 389.
[41] « Ferme-la, le vieux, ferme-la ! », *in ibid.*, p. 334.
[42] « Et pourquoi pas ? », *in ibid.*, p. 379.
[43] Dollé, Marie, *L'Imaginaire des langues, op. cit.*, p. 32-33.
[44] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 346.
[45] Mously, Béatrice, *Valery Larbaud*, Flammarion, coll. « Grandes bibliographies », 1998, Paris, p. 104.
[46] *Idem.*
[47] *Idem.*
[48] Béatrice Mously cite une lettre de Valery Larbaud à Pavle Vasitch, du 1er décembre 1930, *in ibid.*, p. 152.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Polyglotte émérite et xénophile curieux qui maîtrisait l'espagnol, le portugais, l'italien, l'anglais et l'allemand, Larbaud apparaît non sans raison comme un auteur moderne ; cependant, l'intérêt de sa nouvelle de 1910 est aussi de montrer l'ombre qu'au début du siècle les langues antiques faisaient encore aux langues modernes et de mettre en scène cette suprématie à travers le personnage de Joanny Léniot. De fait, Larbaud a dramatisé la pluriglossie, au sens où elle détermine la construction de son récit et sa signification globale. Dans le cadre scolaire de ce récit d'adolescence, le bilinguisme franco-espagnol est en effet concurrencé par le poids écrasant des langues anciennes. Joanny est un fort en thème qui parle latin : « […] j'ai appris, tout seul, à prononcer le latin à peu de chose près comme les anciens Romains le prononçaient[49] ». Il rêve même d'en refaire une langue vivante (ce qui participe du comique du personnage) : « Un temps viendra, vous dis-je, où de nouveau on enseignera le latin dans toutes les écoles de l'Empire, le latin classique, et où tous les vulgaires seront oubliés. Et ce jour n'est peut-être pas si éloigné qu'on pense…[50] » ; et de citer Horace dans le texte : « *Hunc et incomptis Curium Capillis, / Utilem bello tulit, et Camillum / Saeva paupertas et avitus arto / Cum lare fundus !*[51] ». Il se sent romain, se compare constamment aux citoyens de l'Empire et surtout au premier d'entre eux : « Ces pauvres petits succès d'écolier bien noté étaient, pour son imagination d'adolescent, des triomphes d'*imperator* romain[52] », au point de désirer un retour à l'Empire :

> Il était partisan d'un retour à l'hégémonie impériale romaine, telle que cette hégémonie existait sous Constantin et sous Théodose. / […] Joanny Léniot s'enivrait d'histoire romaine. […] C'est à partir de la troisième guerre punique que cela devenait vraiment intéressant. Mais le monde civilisé, une fois assis dans la paix romaine, offrait un spectacle plus admirable encore. Ensuite l'établissement de la monarchie impériale avait été le couronnement de l'œuvre. / Oh ! pourquoi l'Empire n'avait-il pas su mieux assimiler les Barbares ? Pourquoi tous ces petits royaumes ?[53]

Impérialiste donc, Joanny Léniot défend l'histoire romaine (en imitant les orateurs qu'il admire ?) avec un discours empli de questions rhétoriques, de *pathos*, de lyrisme, d'apostrophes et d'exemples.

Joanny Léniot ira jusqu'à réfuter l'idée d'identité et d'appartenance culturelles, reniant sa propre nationalité : « Qu'est-ce que ce nom de tribu barbare dont on m'affuble : Français ? Je ne suis pas Français. Mon catéchisme me dit que je suis catholique romain, et moi je traduis cela ainsi : Romain et maître du monde ![54] ». Latiniste monomaniaque, Joanny Léniot, avec l'arrogance cuistre et burlesque du fort en thème, accuse toutes les langues issues du latin de ne pas arriver à sa hauteur :

[49] Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 355.
[50] *Idem.*
[51] « [Je me surpasserai pour rendre un juste hommage / […] À Fabricius,] / Et encore à Curius aux cheveux en broussaille, / Et à Camille : les privations, la pauvreté, / Un domaine ancestral et un foyer modeste / Firent leur force ! » *in* Horace, *Odes*, Livre I, « Ode 12 ». La citation en latin apparaît dans : Larbaud, Valery, *Fermina Márquez*, *op. cit.*, p. 357.
[52] *Ibid.*, p. 326.
[53] *Ibid.*, p. 353.
[54] *Ibid.*, p. 354.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> Là, dans cette maison du Seigneur, j'entends parler encore la langue de ma vraie patrie : le latin. Car votre castillan, et notre français, et l'italien encore ne sont que des dialectes issus du latin parlé […] ; ce sont des langues vulgaires, d'anciens patois de paysans[55].

Malheureusement, à force de vilipender la langue de Fermina, de lui faire subir ces longs et grandiloquents discours égotistes et de citer des vers latins sans les lui traduire, il la perd, intellectuellement et affectivement :

> « *Saeva paupertas* […] »
>
> Joanny resta bouche bée ; il venait de lire dans les yeux de la jeune fille une pensée qui l'affola. Ces yeux semblaient dire : « Est-ce une insolence ? se moque-t-il de moi ? » Il se souvint alors qu'une dame, à qui il avait déclamé, un jour, un passage de Tacite, lui avait dit d'un ton fâché : « Vous pouvez bien m'insulter si vous voulez, je ne comprends pas ce que vous dites. »
>
> L'appel à l'étude du soir les sépara aussitôt. Elle ne lui tendit pas la main…[56]

Dès lors, Joanny Léniot se « sen[t] très loin d'elle, tout à fait étranger à sa vie[57] », laissant l'ironie larbaldienne atteindre son couronnement : la culture scolaire, fût-elle plurilingue (car elle l'est), est décidément un piètre instrument de séduction. En effet, si Fermina écoute avec politesse son ami développer ces thèses extravagantes une bonne moitié du récit, elle se laissera finalement séduire par Santos Iturria, de Monterrey, aussi éloquent que Joanny, mais hispanophone. Santos Iturria, l'homme viril par excellence (étymologiquement et presque par anagramme, le Saint – l'élu de Fermina – qui s'irrite), lui prouve son affection en bravant les interdits et en mettant son courage en valeur :

> […] rapporter à Fermina Márquez son bracelet n'était pas une chose difficile pour Santos. Pendant toute l'étude du soir, et même en montant au dortoir, il joua avec ce bracelet. Et, le jour suivant, quand la jeune fille nous tendit la main, le bijou était à son bras. Cela nous remplit de fierté : l'audace d'Iturria nous faisait honneur à tous[58].

Pragmatique, il ne s'embarrasse pas de fioritures intellectuelles, et agit dès qu'il le peut, avec audace :

> Un jour, comme elle venait de remettre à Santos sa raquette, la partie finie, Santos, devant elle, baisa le manche de sa raquette.

[55] *Ibid.*, p. 355.
[56] *Ibid.*, p. 357-358.
[57] *Ibid.*, p. 359.
[58] *Ibid.*, p. 321.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

« Vraiment, vous aimez tant que ça les raquettes ?

– Et plus encore la main qui les a tenues. »

Santos lui avait saisi le poignet, et y appuya ses lèvres[59].

Enfin, étant originaire du même continent qu'elle, mais n'ayant rien d'un « *cachupín* », il ne troublera aucunement les principes culturels de Fermina, ni ne condamnera sa langue. Il y a là une sorte de fatalité culturelle puisque, dès le début, chaque adolescent disait : « Si quelqu'un doit l'avoir, c'est Santos qui l'aura[60] ». Par ce dispositif dramatique et le traitement comique de son adolescent quadrilingue impuissant à conquérir la belle étrangère, l'auteur introduit finalement une note d'amertume sur les amours manquées, les fatalités sociales et l'irréductibilité des distances culturelles. Ainsi, l'intérêt de *Fermina Márquez* est de renouveler la peinture de l'adolescence en la situant dans un milieu plurilingue, l'axiologie xénophile du texte se déployant au détriment d'une idéologie cocardière alors toute-puissante. Toutefois, loin d'être démonstrative, la nouvelle de Larbaud, alternant légèreté et sérieux, a toute l'ambivalence des chefs-d'œuvre. Après avoir décrit sous un jour favorable le bilinguisme en milieu scolaire, célébrant avec tact l'altérité culturelle et une pluriglossie servant la dramatisation du récit, l'auteur achève sa narration sur une note douce-amère, voire tragique (Joanny Léniot meurt jeune, atteint d'une maladie contractée durant son service militaire), comme s'il pressentait le suicide de l'Europe qui allait suivre.

Bibliographie

Balzac, Honoré de, *Louis Lambert* [1ère éd. : 1832], Gallimard, coll. « Folio classique », Paris, 1980.

Dollé, Marie, *L'Imaginaire des langues*, L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », Paris, 2001.

Flaubert, Gustave, *L'Education sentimentale* [1ère éd. : 1869], Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1991.

Grutman, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », Québec, 1997.

Huston, Nancy, *Nord perdu*, Actes Sud, coll. « Babel », Paris, 1999.

Larbaud, Valery, *Fermina Márquez* [1ère éd. : 1910], Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1958.

Mauriac, François, *Un adolescent d'autrefois* [1ère éd. : 1969], Flammarion, coll. « GF », Paris, 1982.

Mously, Béatrice, *Valery Larbaud*, Flammarion, coll. « Grandes bibliographies », Paris, 1998.

Stendhal, *De l'amour* [1ère éd. : 1822], Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1980.

Suchet, Myriam, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », Paris, 2014.

Tourgueniev, Ivan, *Premier Amour* [1ère éd. : 1860], Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », Paris, 2018.

[59] *Ibid.*, p. 315.
[60] *Ibid.*, p. 313.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205